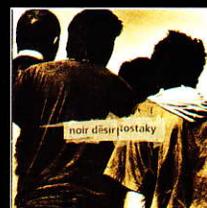
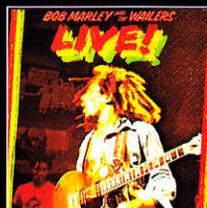


ROCK & FOLK

100 % Chroniques inédites

H O R S - S É R I E



300 DISQUES INCONTOURNABLES

1 9 6 5 . 1 9 9 5

Hors-Série N° 11 - Décembre 95 - 40 F
BELGIQUE 290 FB - SUISSE 13 FS
CANADA \$ 12 - GRANDE-BRETAGNE 7£

L 9374 - 11 H - 40,00 F-RD.

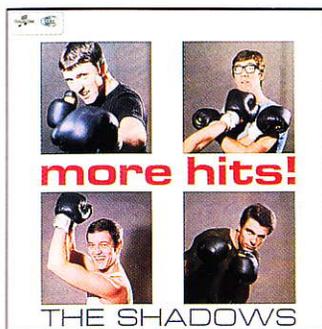


THE SHADOWS

"More Hits"

EMI

Depuis fort longtemps, les Anglais copiaient les orchestres américains, et les copiaient mal. Groupe instrumental, les Shadows furent, à l'origine, les accompagnateurs de Cliff Richard, chanteur de charme qui avait obtenu un énorme succès, dès 58, dans sa période rock'n'roll. Avec Cliff, le groupe avait enregistré beaucoup de choses, et une merveille, "Me And My Shadows", album sorti en 1960. Puis les Shadows étaient entrés en studio, seuls, et avaient gravé un instrumental plutôt stupéfiant, qui allait faire florès : "Apache". Beaucoup d'autres morceaux — instrumentaux également — allaient suivre, cool, légers ("Midnight") et incroyablement populaires. En Angleterre, le groupe obtint plusieurs numéros un, entra au Top Ten une bonne vingtaine de fois, et fut, en son temps, à peine moins célèbre que n'alliaient l'être les Beatles plus tard. Le rock des Shadows n'a pas vieilli. EMI distribue aujourd'hui en France une série de trois CDs, sur lesquels sont regroupés les grands simples du groupe ("The Shadows EP Collection"). L'écoute de cette trilogie démontre que la musique enchantée n'a pas d'âge. Le disque présenté ici est une compilation (de simples, justement) mais une compilation d'époque : tous les titres de l'album, sans exception, se classèrent au Top 20. "Foot Tapper", qui ouvre le bal, est un morceau irrésistible. On entend un batteur, un bassiste, un guitariste rythmique faire groupe autour d'un lead guitariste (le fameux Hank Marvin), lequel délire, avec un son génial, astral, infini et



léger, une parfaite mélodie. Les Shadows jouaient ensemble comme bien peu de groupes l'ont fait. Les autres titres du disque sont presque tous, eux aussi, de ce très haut niveau : citons "Shindig", instant de rock'n'roll pur et au long duquel règne un lyrisme bouleversant, et pour lequel l'expression beau à pleurer semble avoir été inventée. Citons encore "Atlantis", création épique, qui séduisit toute une génération, et que Mark Knopfler a récemment repris, avec Hank Marvin précisément, son héros de toujours. "More Hits" comprend aussi un morceau qui fut, entre les fameux "Nut Rocker" (B Bumble And The Stingers) et "Guitar Boogie" (Arthur Smith), l'un des plus connus et des plus écoutés de l'époque, "Shazam". Création du guitariste américain Duane Eddy, cet instrumental au titre bizarre est l'un des rocks les plus inouïs qui soient.

Benoît Feller ■

1966
1966
1966
1966

Sans nostalgie aucune, quelle grande année que 1966... L'US Air Force "égare" une bombe atomique. John Lennon décrète les Beatles plus populaires que Jésus le 4 mars. Claude Lelouch sort "Un Homme Et Une Femme". Le premier épisode de "Star Trek" est diffusé par la télévision américaine. Lancement de la Musicassette. Dutronc cartonne avec "Et Moi Et Moi Et Moi". Stockely Carmichael lance le mot d'ordre "Black Power". Courrèges habille la femme en blanc. Un inconnu nommé Jimi Hendrix débarque à Londres. André Breton rejoint les champs magnétiques. Le mannequin Twiggy est le top-model superstar de l'année. Les Beatles donnent leur dernier "vrai" concert à San Francisco. Mao Tsé Toung rassemble un million de jeunes et fonde les Gardes Rouges. Timothy Leary, pape du LSD, a des ennuis avec la justice de son pays. George Harrison épouse Patti Boyd. Premier love-in à San Francisco. Clapton Baker et Bruce forment Cream, premier des super-groupes. Polanski sort "Cul De Sac". Jim Morrison rencontre un certain Ray Manzarek sur la plage de Venice. Un dénommé Bruce Springsteen enregistre son premier single avec les Castiles. Andy Warhol décide de manager le Velvet. Iggy Pop échappe au Vietnam en se prétendant homosexuel. Elizabeth Taylor et Richard Burton s'affrontent sur les écrans, "Qui A Peur de Virginia Woolf ?". Sortie du premier numéro de "Rock&Folk", Polnareff est à la une. Et pendant ce temps-là, chez les disquaires...

THE BEACH BOYS

"Pet Sounds"

CAPITOLI/EMI

Titre crétin, pochette idiote pour un groupe au nom stupide... Et pourtant... Celui-là aura fait couler beaucoup d'encre et généré peu de débats. C'est l'unanimité absolue, et pas seulement chez les idiots. "Pet Sounds", pour les retardataires, est néanmoins inénarrable sans évoquer quelques faits. En vrac. Brian Wilson, Bouddha fraîchement échappé d'une culture surf dont il n'avait que foutre, était bien plus fan des Beatles que du Chuck Berry qu'il s'était appliqué à détourner depuis la naissance de son groupe consanguin. En décembre 1966, il écoute "Rubber Soul". Il voit Dieu, et la Vierge. "Gil, je vais faire un disque qui ne sera que joie et amour. Le plus grand de l'histoire du rock." Il part en croisade, se voit Messie... Profite que ses benêts de frères et cousins soient sur la route avec le "Witchita Lineman" Glen Campbell pour écrire son grand œuvre, qui sera sensé magnifier Specter, Bach, inventeur du contrepoint, et McCartney. "Rubber Soul" était sorti en Amérique sans le moindre single l'accompagnant. L'ère de l'album était désormais aveuglante. Celle de "California Girls" appartenait au passé. Le sens de la compétition ayant toujours engendré les meilleurs disques, "Pet Sounds", aujourd'hui encore, met Macca très mal à l'aise. "Revolver" était déjà sorti lorsqu'il entendit ce manifeste de pop baroque. Son instrumentation apparemment simple mais en réalité tellement fine, ces odes au bonheur que sont "God Only Knows" (selon le bassiste, la "plus grande chanson jamais enregistrée"), l'instrumental fantastique



"Let's Go Away For Awhile", où les proprement terrassants "Caroline No" et "I Know There's An Answer" (accompagnée sur le CD par son impérial frère siamois "Hang On To Your Ego", tout ici était absolument neuf, le génie de Wilson étant justement d'avoir voulu surpasser les Fab Four plutôt que de les égaler. D'où la suite logique, "Sgt Peppers" et son emphase qui a tant vieilli aujourd'hui. Remasterisés, nettoyés, en véritable mono, escortés par trois inédits somptueux, les morceaux de "Pet Sounds" sont pour l'auditeur plus que des amis chers. On parlerait plutôt de confidentes, ces petits diamants jouant leur rôle à la perfection : on peut se projeter là-dedans. Cette matière parle et vit, même si son embarrassant génie onirique en fait un disque totalement irréel, et parfois absolument inapprochable. En ce sens, "Pet Sounds" est certainement plus proche des chefs-d'œuvre de Motown que de "Revolver" ou "Sgt Peppers". Et c'est tant mieux.

Nicolas Ungemuth ■



THE BEATLES

"Revolver"

EMI

C'est peut-être lui. Le number one. El numero uno. Celui que tous les musiciens du monde auraient aimé faire avant eux, ou essayent de faire depuis. Car dès le numéro 2, les choses se corsent, les certitudes se larvent, les esprits claudiquent. Euh... un autre Beatles peut-être ? Mais alors pourquoi "Revolver" ? Qu'a-t-il de plus que les autres ? "Help" n'est pas mal non plus, et "Abbey Road" aussi se laisse écouter. La réponse est simple : les Beatles on tout inventé à ce moment-là. Jusqu'au 17 avril 1966 où Phil McDonald mit une bande neuve sur le 4-pistes du studio 2 à Abbey Road, pour que puissent débiter les séances d'enregistrement, les Fab Four n'étaient qu'un groupe exceptionnel. A partir de ce jour-là, ils devinrent universels. Et curieusement cet état de grâce commun ne durera que le temps de "Revolver". Dès "Sgt Pepper", drogués par leur hallucinante aptitude à composer tube sur tube, Lennon et McCartney surent que leur groupe, en tant que tel, n'en serait plus jamais un. Sans le ciment des concerts, les Beatles allaient devenir le fantastique laboratoire d'une hydre à deux têtes, mais qui ne dodelinerait de l'une que lorsque l'autre ne bougerait plus. Encore portés l'un par l'autre, tendus l'un vers l'autre, grisés par un élan que même leur métabolisme n'aurait pu soupçonner, Paul et John se surpassèrent pour "Revolver". Plus que les cascades de guitares électroacoustiques de "I'm Only Sleeping", les cordes de "Eleanor Rigby", totalement novatrices, ou les harmonies vocales de "And Your Bird Can Sing", qui font naturellement office de références aujourd'hui, c'est leur approche intellectuelle séduisante de la pop music qui impressionna. John, faisait référence aux drogues pour la première fois ("She Said She Said", "Doctor Robert"), et partait avec Harrison, le sitar brandi, à la découverte de l'Inde-aux-alouettes. ("Tomorrow Never Knows", "Love You To"). Paul, égal à lui-même, composa l'essentiel des mélodies, et gratifia "Revolver" de deux ballades sacrées, "For No One" et "Here, There And Everywhere". George se fendit, pour sa part, du discordant "I Want To Tell You", tandis qu'à Ringo, que le studio ennuyait ferme, les deux autres offrirent "Yellow Submarine" qui, à lui seul, est déjà une autre histoire. Dernier détail : "Revolver" manqua de s'appeler "Abracadabra", mais depuis vingt-neuf ans, on se demande bien quelle amélioration aurait pu apporter ce coup de baguette magique supplémentaire.

Jérôme Soligny ■